

MARTHE ET MARIE
Lc 10, 38-42
(version modifiée du 3 novembre 2006)

LE TEXTE
Luc 10

- 38 Et il advint pendant qu'ils cheminaient
que Jésus entra dans un certain village.
Et une femme du nom de Marthe
le reçut dans sa maison.
- 39 Et celle-ci avait une sœur
appelée Marie,
et elle s'était assise aux pieds de Jésus
et elle écoutait sa parole.
- 40 Et Marthe s'affairait à servir beaucoup de choses
et elle se tint debout
et dit :
« Maître,
cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir ?
Dis-lui donc de venir m'aider ! »
- 41 Et Jésus répondit
et il lui dit :
« Marthe, Marthe,
tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses.
- 42 Or c'est de bien peu de choses qu'il est besoin
et même d'une seule.
C'est Marie qui a choisi la bonne part,
elle ne lui sera pas enlevée. »

**Traduction de Marcel Jousse revue par la Commission des Récitatifs de l'association Marcel Jousse
et adoptée les 4 et 5 août 2001.
Rythmomélogie de Gabrielle Desgrées du Loû modifiée.**

COMMENTAIRE

On interprète souvent cet épisode comme une opposition entre vie active et vie contemplative. C'est une interprétation possible mais ce n'est pas la seule. Est-elle, en réalité, si juste que cela ?

En effet, cet épisode se situe aussitôt après la parabole du Bon Samaritain (Lc 10, 29-37), qui se conclue par : « Va, et, toi aussi, fais de même ! » (Lc 10, 37). Ces deux récitations, en se succédant, suggèrent, au contraire, un équilibre entre action et contemplation.

Mais, pour avoir une intelligence plus grande de cette récitation de Marthe et de Marie, il faut la replacer dans le collier-compteur environnant :

* Iéshoua envoie en mission 72 disciples (Lc 10, 1-11) et cela se termine par une allusion au refus de recevoir les envoyés ;

* d'où une déploration sur les villes impénitentes (Lc 10, 12-15) ;

* et la célébration du Père qui révèle aux tout petits mais cache aux sages et aux intelligents (Lc 10, 21-22) ;

* s'engage ensuite la discussion avec le légiste qui veut savoir ce qu'il doit faire pour aimer Dieu et son prochain (Lc 10, 25-28)

* Iéshoua répond par la parabole du Bon Samaritain (Lc 10, 29-37) ;

* suit aussitôt l'épisode de Marthe et de Marie (Lc 10, 38-42) ;

* puis la transmission du « Notre Père » (Lc 11, 1-4) ;

* et un enseignement sur la prière individuelle (Lc 11, 5-13).

Si on prend uniquement le contexte de Lc 10, 25 à Lc 11, 13, on pourrait dire qu'au légiste qui demande comment aimer Dieu et le prochain, Iéshoua répond sur la façon d'aimer le prochain par la parabole du Bon Samaritain, et sur la façon d'aimer Dieu par l'épisode de Marthe et de Marie et l'enseignement sur la prière. L'ordre des récitations, dans les colliers-compteurs, n'est pas d'abord historique mais pédagogique.

Mais si on replace l'épisode de Marthe et de Marie, dans tout l'ensemble, alors cet épisode a quelque chose à voir avec l'incrédulité des foules et l'incompréhension des sages et des intelligents. Pour nous, les deux sœurs symbolisent : Marthe, la Tôrâh orale des rabbis, et Marie, la Royance des Cieux. Marthe, l'active de Lc 10, 38-42 : « Et Marthe s'affairait à servir de nombreuses choses » et Marthe, la raisonneuse de Jn 11, 1-44 : « Seigneur, il doit déjà sentir... Il y a en effet quatre jours... » : deux aspects de la Tôrâh orale et de la science légale des scribes et des pharisiens, à savoir l'activité intellectuelle d'interprétation et l'activité morale de mise en pratique.

Les nombreuses choses que prépare Marie représentent la multiplicité des prescriptions légales que Marthe accomplit avec beaucoup d'amour pour Iéshoua. Mais Iéshoua donne raison à Marie qui se contente d'écouter sa Parole.

Il faut également analyser la réponse de Iéshoua : « Or c'est de bien peu de choses qu'il est besoin et même d'une seule » (Lc 10, 42). Iéshoua ne dit pas qu'une seule chose est nécessaire. Il commence par dire qu'il en faut peu et même, à la rigueur, une seule.

Notons au passage que la « bonne part » de Marie est une expression qu'on trouve à plusieurs reprises dans le targoûm de Qohélet et qui désigne la pratique de la Tôrâh, ce qui nous semble renforcer notre interprétation d'un conflit entre Tôrâh et Royance des Cieux.

Ce peu de choses et même cette seule nous renvoie tout à fait à la pauvreté de science de la première béatitude. Mais que sont « ce peu de choses et même cette seule chose » ?

Les perles-leçons qui suivent l'épisode de Marthe et de Marie nous semblent donner la réponse : il s'agit de la prière.

Le « peu de choses » correspond à la prière communautaire que constitue la Liturgie et c'est pourquoi Iéshoua commence par enseigner le « Notre Père », prière de l'ensemble des disciples. La « seule chose » est la prière individuelle, constituée par la prière monologique (répétition d'un seul mot) et c'est pourquoi, après nous avoir donné le « Notre Père », Iéshoua continue son enseignement sur la prière individuelle mais *insistante* (comme le constitue la répétition incessante de la même prière monologique).

La pratique de la Tôrâh avait pour but de rendre l'homme juste dans ses œuvres, mais par une activité purement humaine. Or l'enseignement des Pères est formel : d'une part, la source des bonnes œuvres est la prière ; d'autre part, la prière est la preuve de l'amour de Dieu, ce qui confirme que l'épisode de Marthe et Marie nous enseigne bien comment aimer Dieu.

« Beaucoup commettent une grande erreur, lorsqu'ils pensent que les moyens préparatoires et les bonnes actions engendrent la prière, alors qu'en réalité, c'est la prière qui est la source des œuvres et des vertus. Ils prennent à tort les fruits ou les conséquences de la prière pour les moyens d'y parvenir et diminuent ainsi sa force. C'est un point de vue entièrement opposé à l'Écriture : car l'apôtre Paul parle ainsi de la prière : *Je vous conjure avant tout de prier* (1 Tm 2, 1).

« Ainsi l'Apôtre place la prière au-dessus de tout : *Je vous conjure avant tout de prier*. Beaucoup de bonnes œuvres sont demandées au chrétien, mais l'œuvre de prière est au-dessus de toutes les autres, car, sans elle, rien de bien ne peut s'accomplir.»¹

« La prière porte le nom de vertu bien qu'elle soit la mère des vertus. Elle les engendre de son union avec le Christ. (33)

« L'exercice des commandements est contenu tout entier dans la prière. Car il n'est rien qui dépasse l'amour de Dieu. (89)

« La prière sans distraction atteste l'amour de Dieu chez celui qui y persévère. La négligence de la prière et la distraction sont la preuve d'un amour du plaisir. (90). »²

Finalement, il nous semble que Marthe et Marie ne représentent, ni un équilibre ni une opposition entre action et contemplation mais une opposition entre les deux sources possibles de cette action et de cette contemplation. Ces deux sources, nous les avons appelées : acquérance et recevance. Dans l'acquérance, c'est l'Humain qui est au centre, c'est lui qui est à la source de son action et de sa contemplation ou du moins qui veut en être le centre et la source. Dans la recevance, au contraire, c'est Dieu qui est au centre, c'est lui qui est à la source de l'action et de la contemplation de l'Humain. Relativement à l'action, nous retrouvons, entre « acquérance » et « recevance », la même opposition qu'établit Marcel Jousse entre « imitation » et « intussusception » : dans l'une s'affirme le caractère volontariste de l'Humain ; dans l'autre se manifeste le don gratuit de Dieu qui se reçoit dans la prière.

C'est également sur les deux sources possibles de l'action humaine, à l'égard du prochain cette fois, que nous semble répondre la parabole du Bon Samaritain qui précède l'épisode de Marthe et de Marie.

Le légiste qui s'adresse à Iéshoua dans cet épisode, est tout à fait dans une optique de justice distributive : « Qu'ai-je à faire pour hériter de la vie éternelle ? ». Il est préoccupé de ce qu'il a à faire de telle manière que Dieu n'ait plus qu'à en faire un héritier de la vie

¹ *Récits d'un pèlerin russe*, Editions de la Baconnière et du Seuil, 1974, pp. 27-28.

² Marc l'Ermitte (1^{ère} moitié du Ve siècle), *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Seuil, 1953, p. 72.

éternelle. Pour lui, Dieu est un « distributeur automatique » dont il faut s'inquiéter de savoir par quelles pièces de monnaie on peut en obtenir les produits. Dans cette optique, celle de l'acquiescence, où on met l'accent sur les efforts de l'Humain, la question du prochain se pose en termes de savoir qui dois-je aimer, à qui dois-je rendre service ?

Or, à cette question, Jésus apporte une réponse curieuse : le prochain, ce n'est pas celui qui est tombé aux mains des brigands auquel on peut rendre service en le recueillant et en le soignant. Non, le prochain, c'est le samaritain, c'est-à-dire celui qui prend pitié et rend service. Autrement dit, le prochain, ce n'est pas celui que je dois aimer, c'est celui qui m'aime. A-t-on suffisamment pris conscience de ce renversement de la dialectique qu'apporte Iéshoua ?

« Le Christ vient de rappeler que la règle essentielle du croyant réside dans l'amour de Dieu et du prochain. Le docteur de la Loi qui, de lui-même a reconnu cette règle, pose une dernière question : « Qui est mon prochain ? » c'est-à-dire, puisque le prochain est celui qu'il faut aimer, « qui dois-je aimer ? » Gardons à l'esprit cette question, et écoutons la réponse du Christ. Elle est donnée sous forme de parabole : c'est l'histoire d'un homme, un Samaritain, qui a sauvé la vie d'un voyageur volé, blessé et abandonné successivement par un prêtre et par un lévite. Supposons que l'histoire s'arrête là. La conclusion qui en ressortirait directement serait que mon prochain, celui que je dois aimer, c'est l'homme blessé. Le prochain, c'est celui dont je dois m'occuper parce qu'il est dans le besoin. Voilà l'homme que je dois aimer « comme moi-même ». Pourtant le texte nous réserve une surprise. Le Christ ne dit pas : « Pour qui cet homme abandonné a-t-il été un prochain ? », ce qui semblerait la question normale, mais « lequel de ces trois (prêtre, lévite, Samaritain) te semble avoir été le *prochain de cet homme* ? ». Au début de l'épisode le prochain est *celui que je dois aimer*, bien que j'ignore qui il est : « aime ton prochain comme toi-même ». Maintenant le Christ conduit le docteur à désigner comme prochain, *celui qui aime*. Si donc nous mettons en rapport la question « qui est mon prochain » avec la réponse « c'est le Samaritain », il faut conclure qu'aimer son prochain signifie aimer celui qui nous a soigné et sauvé de la mort. »³

Autrement dit, Rabbi Iéshoua de Nazareth essaie de décentrer le regard du légiste, préoccupé de son action personnelle en direction de celui qui est son prochain. Ce qu'il faut regarder, ce n'est pas celui à qui je dois rendre service, c'est celui qui me sauve de la mort. Or, quel est celui qui nous sauve de la mort, si ce n'est Rabbi Iéshoua lui-même ?

« C'est pourquoi l'interprétation traditionnelle, qui voit dans le Samaritain le Christ lui-même, est parfaitement justifiée. Le voyageur blessé, c'est l'homme déchu, l'homme du péché. Jérusalem, ville élevée au-dessus du niveau de la mer, ville sainte, et Jéricho, située au-dessous du niveau de la mer, ville basse, représentent respectivement le Paradis terrestre et le monde d'ici-bas. Le Bon Samaritain, c'est la Révélation du Christ différente de la législation d'Israël comme le sont les Samaritains par rapport aux Juifs. Cet homme a été abandonné demi-mort. C'est qu'en effet le péché (les voleurs qui dépouillent le voyageur = la nudité d'Adam après le péché originel) ne détruit pas la nature adamique, mais il la blesse. Le vin et l'huile répandus sur les blessures, ce sont les sacrements institués par le Christ. L'auberge, c'est l'Eglise, et l'argent donné à l'hôtelier, c'est le trésor de la grâce que le Christ a confié à son Eglise. »⁴

Ce que Rabbi Iéshoua veut nous enseigner, en inversant le rapport, c'est que l'important, ce n'est pas ce que nous faisons pour Dieu ou notre prochain, mais ce que Dieu, en la personne du Christ, fait pour nous. L'important, c'est de laisser Dieu s'approcher de nous,

³ Jean BORELLA, *Le mystère de la charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 219.

⁴ Jean BORELLA, *Le mystère de la charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, pp. 219-220.

nous panser, nous recueillir, nous guérir, afin qu'il puisse s'aimer en nous et qu'il puisse aimer le prochain à travers nous. L'important, c'est de laisser Dieu aimer les hommes à travers nous en le laissant restaurer en nous l'Humain primordial, qui n'est plus blessé et dissocié par le péché, et qui donc ne pervertit pas l'amour qu'il porte aux autres, par ego-satisfaction ou par ego-affirmation.

« Que ne sache ta gauche
ce que fait ta droite. »
(Mt 6, 3)

L'homme restauré par la charité du Christ fait le bien sans s'en rendre compte

« car ce n'est plus (lui) qui vit
mais le Christ qui vit en (lui). »
(Ga 2, 20)